

alan
pauls

histoire
des larmes



ALAN PAULS

HISTOIRE DES LARMES

Tandis qu'il regarde à la télévision le palais de la Moneda brûler à Santiago du Chili, le 11 septembre 1973, le narrateur d'*Histoire des larmes* ne parvient pas à pleurer. Malgré son jeune âge, il compte parmi les ardents partisans de la voie latino-américaine vers le socialisme, possède une solide formation marxiste et, à Buenos Aires où il vit avec sa mère, ne manque jamais d'acheter *La Cause péroniste* et autres revues révolutionnaires. S'il ne verse aucune larme, ce n'est pas davantage par manque de sensibilité : il est en effet persuadé qu'il n'est nul vrai bonheur sans son noyau incompressible de douleur et devient bien vite le confident des grandes personnes, le réceptacle silencieux, toujours disponible de leurs souffrances. Que lui est-il arrivé ? Une fois adulte, cet hypersensible qui ne sait plus pleurer mène l'enquête sur son propre passé, dont il revisite les épisodes marquants.

À la fois drôle, bouleversant et d'une incroyable richesse, *Histoire des larmes* est un formidable récit intimiste qui embrasse tout un pan de l'histoire de l'Argentine et de l'Amérique latine.

HISTOIRE DES LARMES
UN TÉMOIGNAGE

*du même auteur
chez le même éditeur*

HISTOIRE DE L'ARGENT
HISTOIRE DES CHEVEUX
LE PASSÉ
LE FACTEUR BORGES
LA VIE PIEDS NUS

*du même auteur
dans la collection « Titres »*

WASABI

*du même auteur
en numérique*

HISTOIRE DE L'ARGENT
HISTOIRE DES CHEVEUX

ALAN PAULS

HISTOIRE DES LARMES UN TÉMOIGNAGE

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Vincent RAYNAUD

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
Historia del llanto
Un testimonio

© Alan Pauls, 2007, Editorial Anagrama S.A.
© Christian Bourgois éditeur, 2009
pour la traduction française
ISBN 978 2 267 02579-8

À un âge où les enfants meurent d'envie de parler, il peut passer des heures à écouter. Il a quatre ans, du moins c'est ce qu'on lui a dit. À la stupeur de ses grands-parents et de sa mère, réunis dans le salon du petit trois pièces situé rue Ortega y Gasset d'où son père a disparu huit mois plus tôt, sans explications pour autant qu'il s'en souviennent, en emportant son odeur de tabac, sa montre de gousset et sa collection de chemises Castrillón, sur mesures et ornées de son monogramme, et où il revient désormais presque tous les samedis matins, sans doute pas aussi ponctuellement que son ex-femme le souhaiterait, pour appuyer sur le bouton de l'interphone et intimer, de ce ton crispé qu'il apprend plus tard à interpréter, lui, comme un indicateur de l'état dans lequel se trouvent les relations de son père avec les femmes après avoir eu des enfants avec elles, à qui-conque lui répond : qu'il descende ! ; et il traverse donc la pièce à toute allure, dans le pathétique costume de Superman qu'on vient de lui offrir, les bras

tendus vers l'avant et faisant grossièrement mine de voler, tel un canard muni d'attelles, une momie ou un somnambule, puis transperce et réduit en éclats la vitre de la porte-fenêtre qui donne sur le balcon. Une seconde plus tard, il reprend ses esprits, comme après un évanouissement. Il se découvre debout parmi les pots de fleurs, il a un peu chaud et tremble. Il examine ses mains et remarque deux ou trois minces filets de sang, comme dessinés, qui parcourent ses paumes.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire à première vue et à ce que se chargeront par la suite de répéter les récits qui perpétueront le souvenir de cet exploit, le plus spectaculaire sinon le seul d'une enfance par ailleurs déterminée dès le début à ne pas attirer l'attention, préférant se consacrer à des activités solitaires, la lecture, le dessin et la toute jeune télévision de l'époque, signe que ce que l'on nomme d'ordinaire la vie intérieure et qui caractérise, semble-t-il, des créatures plutôt étranges, est plus développé chez lui que chez les autres enfants de son âge, il n'a pas été sauvé par la constitution d'acier du héros qu'il imite. Ce qui l'a sauvé, c'est sa sensibilité, pense-t-il, bien qu'il garde cette explication pour lui, comme s'il craignait que la révéler, en plus de contredire la version officielle, ce dont il ne se soucie pas, puisse neutraliser l'effet magique qu'il prétend invoquer. Cette sensibilité, il ne va toutefois pas jusqu'à la considérer comme un privilège, ainsi que le fait le reste de sa famille et en particulier son père, de loin celui qui en tire le plus grand profit, mais tout

juste comme un attribut congénital, aussi incongru et, dans tous les cas, naturel à ses yeux, que son aptitude à dessiner des deux mains, un talent souvent célébré par la famille et par ses satellites qui n'a aucun précédent et ne tarde pas à disparaître. Car chez Superman, son héros absolu, véritable monument dont les aventures le passionnent à tel point que, tout comme les myopes, il colle pratiquement les pages des magazines à ses yeux, non pour lire, puisqu'il ne sait pas encore, mais pour se laisser envoûter par les couleurs et les formes, ce ne sont pas les prouesses qui l'enchantent mais les moments de capitulation, fort rares il est vrai, et peut-être, de ce fait, tellement plus intenses que ceux où le super-héros, en pleine possession de ses moyens, attrape au vol le pan de montagne que quelqu'un précipite sur une cordée d'alpinistes, par exemple, construit en quelques secondes une digue afin de freiner un torrent dévastateur ou récupère en rase-mottes une poussette contenant un bébé qu'un camion de déménagement hors de contrôle menace de renverser.

Il distingue deux types de faiblesse. Le premier, qui l'intéresse mais seulement jusqu'à un certain point, relève du dilemme moral. Superman doit choisir entre deux maux : arrêter la tornade qui s'apprête à passer la ville entière à la centrifugeuse ou empêcher un mendiant aveugle de trébucher et de tomber dans un fossé. La disproportion entre ces deux périls est évidente pour tout le monde, mais pour Superman elle est dépourvue de valeur et

même condamnable du point de vue moral, et c'est précisément pour cela, en raison de l'intransigeance qui le conduit à leur donner autant d'importance, qu'il se retrouve en situation de faiblesse et qu'il est plus vulnérable que jamais à toute attaque ennemie. À l'inverse, l'autre est une faiblesse organique, originelle, du reste la seule qui le contraint, lui, à quatre ans, à envisager l'inenvisageable par excellence : l'éventualité que l'homme d'acier meure. Pour que cela se produise, il est absolument indispensable qu'intervienne l'une des deux « pierres du mal », la kryptonite rouge, qui le fait flancher mais ne le tue pas, ou la verte, seule capable de l'annihiler, toutes deux venues de sa planète natale afin de lui rappeler la vulnérabilité que le monde des hommes, peut-être moins exigeant, s'efforce de lui faire oublier. S'il est une chose qui le fascine, c'est cet homme d'acier qui, exposé au rayonnement de ces pierres maléfiques, a le vertige, garde les yeux mi-clos et, forcé d'interrompre immédiatement ce qu'il fait, met un genou à terre, puis l'autre, ses épaules croulant sous un poids insupportable, et finit par traîner sa silhouette bleu et rouge tel un moribond. C'est là ce qui, prolongeant d'une certaine façon les effets mortels de la pierre au-delà de la page, le frappe lui aussi au plexus solaire, qui n'a jamais si bien porté son nom, et au plus profond de son cœur, si fort et si radicalement qu'aucune prouesse, aussi extraordinaire soit-elle, ne pourra jamais en dire autant.

La douleur, c'est ce qui est véritablement exceptionnel. Une seule chose au monde peut la causer, et

cette chose, bien plus que toutes les actions providentielles pour lesquelles on encense Superman, est ce qu'il en vient rapidement à craindre, lui, à espérer et à prévoir, le cœur au bord des lèvres à chaque fois qu'il revient du kiosque à journaux sans s'arrêter et au risque, comme cela lui est arrivé plus d'une fois, de renverser quelque chose sur son passage, ouvre le magazine qu'il vient d'acheter et se plonge dans la lecture. [...] La douleur est exceptionnelle, c'est pour cette raison qu'on ne la supporte pas. Il classe les épisodes en deux catégories bien distinctes : ceux dans lesquels les pierres fatales interviennent et les autres. Il méprise les seconds, qu'il confine au dernier tiroir de son armoire, celui où prennent la poussière les magazines, les jouets et les livres qu'il rejette en grandissant, tous objets qu'il déteste à présent et que, plus tard, lorsqu'il aura quitté leur orbite, il exhamera extasié et vénérera, ces témoignages de l'idiot candide qu'il ne sera plus mais qui ne pourra que l'attendrir. Si on lui demandait ce qui l'impressionne tant, ce qu'il ressent précisément lorsqu'il voit le halo lumineux des pierres approcher du corps de l'homme d'acier et le colorer l'espace d'une seconde de rouge ou de vert, et pourquoi il frémit de cette façon quand, à bout de forces, comme vidé de son sang, Superman reste étendu au sol, présentant le même aspect qu'avant, lorsqu'il vainquait les lois de la gravité, qu'il dépassait la vitesse de la lumière et que rien au monde ne pouvait lui faire de mal, et pourtant faible, complètement à la merci de ses

ennemis, il ne saurait le dire. Il ne trouve pas ses mots. Il n'est pas du genre bavard.

Ce qu'il sait, c'est que ce phénomène est très similaire à la brûlure qui envahit le bout de ses doigts chaque dimanche à la tombée de la nuit, quand son père le salue devant la porte de l'immeuble de la rue Ortega y Gasset après qu'ils ont passé la journée ensemble dans l'une des piscines semi-publiques, Embrujo, Sunset ou New Olivos, qui occupent bien vite, dès les premières chaleurs de l'année, vers la mi-octobre ou au plus tard début novembre, ses sorties de fin de semaine. Ils arrivent le matin vers onze heures, onze heures et quart, quand les rares personnes déjà là – généralement des femmes seules du même âge que son père, tellement bronzées qu'on jurerait qu'elles vivent dans un été permanent, une sorte d'État tropical parallèle dont la piscine est sans doute la capitale, et quelques hommes seuls eux aussi, également en maillot de bain, le visage barricadé derrière des lunettes de soleil qu'ils ne retirent que pour exhiber fugitivement les cernes violacés que la soirée du samedi a creusés autour de leurs yeux et, plus tard, pour oindre leurs paupières de crèmes, lotions et huiles dont lui-même ne sait toujours pas avec certitude, aujourd'hui encore, si elles empêchent les coups de soleil ou les favorisent –, n'ont pas déjà pris les meilleures places à l'extérieur, sur la pelouse, au bar et sur les transats.

Lorsqu'ils arrivent, toujours le même motif d'orgueil : il sent qu'il n'y a personne de plus jeune que son père dans toute la piscine. Mais c'est moins

une question d'âge, car étant donné le sien il serait le premier à se déclarer incompetent en la matière, qu'en raison du masque de déchéance que le manque de sommeil, les ravages du tabac et de l'alcool ainsi que la débauche ont posé sur le visage de tous les autres, leur donnant ce vague air de famille uniquement partagé par les représentants d'une même race corrompue. Dès leur arrivée, son père se réserve une place sur l'herbe en dépliant sa serviette en guise de frontière, toujours dans le sens du vent, de sorte qu'elle ne soit pas traversée de plis indésirables, et il disparaît aux vestiaires pour se changer. Quant à lui, qui porte toujours son maillot sous son pantalon, suivant une de ces habitudes qu'il s'est très tôt forgées seul et qu'il conserve coûte que coûte, malgré l'inconfort qui fait du trajet en taxi de l'immeuble de la rue Ortega y Gasset à la piscine un véritable calvaire, il retire ses vêtements, les talons plantés dans la serviette en signe de défi et, par ce geste, réaffirme son droit de propriété sur le territoire autour duquel il gravitera pendant le reste de la journée puis, comme s'il devait faire quelque chose pour empêcher la fierté qu'éveille en lui la jeunesse de son père de le submerger, il court et plonge dans l'eau tête la première. Il ne sait jamais si l'eau est froide ou si, comme lui, comme le jour et même comme l'été qui, au fond, ne fait encore que s'annoncer, elle est seulement trop neuve, mais il nage à toute vitesse vers le fond, en agitant les bras et les jambes pour qu'ils ne gèlent pas, touche la bouche ouverte du poulpe peint sur les carreaux et se propulse vers

l'autre côté du bassin, où il émerge quelques secondes plus tard, les cheveux complètement aplatis, les paupières mi-closes et les poumons sur le point d'éclater.

Peut-être ne s'en aperçoit-il pas sur le moment, mais s'il examinait, en regagnant le bord de la piscine, le bout des doigts avec lesquels il a touché la bouche du poulpe, il y repérerait déjà les petits traits verticaux qui, plus tard, à cause des frottements répétés auxquels l'expose la routine immuable d'activités – plonger, plongeurs, expéditions dans la gueule du poulpe, repos près du bord rugueux de la piscine couvert d'aspérités, recherche des pièces de monnaie, trousseaux de clefs et même bracelets-montres waterproof que son père lance successivement dans la piscine afin qu'il s'exerce à l'art de la plongée, etc. –, aggravés par les séjours prolongés dans l'eau, se transforment en douces petites taches rougeâtres qu'il appelle des éraflures et, par la suite, en rougeur généralisée sans contour précis qui lui fait croire une fois de plus que ses doigts ont pris feu, qu'il a des allumettes de chair à la place des doigts. En six ou sept heures de piscine, sa peau est devenue si fine qu'elle semble presque transparente et, quand il examine ses doigts dans la lumière de fin d'après-midi, il a du mal à déterminer si le rouge intense qu'il voit est la couleur du sang qui bout dans les vaisseaux ou juste un effet des rayons du soleil qui le font redoubler d'intensité en traversant sans résistance la membrane affaiblie. C'est la même brûlure, le même affinement de la membrane censée

séparer l'intérieur de l'extérieur qu'il sent quand Superman succombe à l'éclat criminel des pierres maléfiques dans les pages du magazine qu'il vient d'acheter. [...] Les dommages ne sont pas instantanés. Ils progressent lentement. Ce qu'il perçoit comme une brûlure, dans la série de la peau et de la piscine, n'est rien d'autre que la façon dont résonne en lui l'agonie de l'homme d'acier dans la série de cases qui la représentent. Sa proximité avec le super-héros est telle, l'effacement de la limite qui devrait les séparer si complet, qu'il jurerait que le mélange de souffrance, de vulnérabilité et de chagrin qu'il sent niché au niveau de son plexus solaire provient directement de l'éclat de la kryptonite dessinée dans le magazine. De fait, il est une fois où il va jusqu'à éteindre la lampe de chevet dans sa chambre pour voir si les pierres maudites continuent à briller dans le noir.

La douleur est son éducation et sa foi. La douleur fait de lui un croyant. Il croit uniquement ou en premier lieu en tout ce qui souffre. Il croit en Superman, auquel il est par ailleurs évident qu'il ne croit pas, peu importe la preuve du contraire fournie par son pauvre petit corps de quatre ans moulé dans un costume de super-héros qui traverse la vitre de la porte-fenêtre dans le salon de l'appartement, rue Ortega y Gasset. Il croit en lui lorsqu'il le voit se recroqueviller sous l'action des pierres, agoniser genou à terre et se retrouver hors de combat, diminué, lui si gigantesque, à la merci de ses ennemis jurés. Dans la félicité comme dans n'importe lequel

de ses satellites, à l'inverse, il ne voit qu'artifice ; pas exactement une tromperie ni une simulation, mais le produit d'un artisanat, l'effet plus ou moins laborieux d'une volonté qu'il peut comprendre, apprécier et parfois même partager, mais qui, pour quelque raison liée à son origine corrompue, semble toujours mettre une certaine distance entre elle et lui, sans doute celle qui le sépare de tout livre, film ou chanson représentant le bonheur ou tournant autour de lui. [...] Le bonheur est par définition invraisemblable. Ce n'est pas qu'il ne puisse rien en faire. D'une certaine façon c'est même le contraire, comme le prouvent, au fond lui-même, le métier qu'il exerce et sa vie tout entière. Mais, sur tout ce qui a trait à l'Heureux et, plus tard, au Bon en général, pèse l'ombre de la méfiance – et, par Bon, il entend grosso modo l'ensemble des sentiments positifs que d'autres nomment d'ordinaire bonté humaine, le plus célèbre, à sa connaissance, étant le réalisateur japonais Akira Kurosawa, dont il a vu et admire toute l'œuvre à une exception près, le film précisément intitulé *Bondad humana*¹. Ce simple titre, même s'il sait très bien qu'il n'est pas né dans l'esprit de Kurosawa mais dans celui du distributeur local, suffit à l'éloigner des cinémas où on le projette, et ceci non seulement contre l'opinion la plus répandue, toujours sensible au chantage qu'exerce l'alliance de la bonté et de l'humanité, les éloges

1. C'est-à-dire « Bonté humaine ». *Akahige* (1965) est sorti en France sous le titre *Barberousse* (N.d.T.).

éhontés des critiques qui célèbrent sa sortie et le ravissement de son père qui, dans un premier temps, citant sans le savoir les paroles des mêmes critiques qu'il condamne vendredi après vendredi à brûler dans les flammes de l'enfer en raison de leur ineptie, n'hésite pas à le considérer comme le « chef-d'œuvre » de Kurosawa et se montre scandalisé par les réticences de son fils, et, quelques années plus tard, quand la substance du conflit est devenue de l'histoire ancienne mais pas sa forme, recycle sa vieille indignation dans une grande scène de comique répétitif, du reste son type d'humour préféré. Le gag, qui ne tarde guère à devenir un classique, consiste essentiellement à lui téléphoner chaque jeudi, jour de sortie des films à Buenos Aires, et à lui demander tout de go, avant même de dire quoi que ce soit d'autre ou de le saluer : « Alors ? Tu es enfin allé voir *Bondad humana* ? », chaque jeudi, chaque semaine, jusqu'à ce qu'il atteigne la majorité et que, le jeudi suivant, après avoir demandé conseil à une connaissance qui possède quelque expérience en matière légale, il réponde au téléphone, devine qu'il s'agit de son père sans que celui-ci ait posé la question de rigueur, s'il était enfin allé voir, etc., et le menace de l'envoyer en prison pour violences psychologiques réitérées. [...] Dans tout cela il y a toujours la volonté, presque l'obsession, qu'il exerce avec une lucidité et un acharnement stupéfiants, de confirmer le soupçon selon lequel tout bonheur se construit autour d'un noyau de douleur intolérable, une plaie que le bonheur oublie, éclipse ou enjolive

peut-être jusqu'à la rendre méconnaissable mais qu'il ne parviendra jamais à effacer – du moins pas aux yeux de ceux qui, comme lui, ne se font pas d'illusions et savent bien sur quel sol gorgé de sang pousse cette beauté. Et sa tâche, la sienne, qu'il ne se rappelle pas avoir choisie mais s'approprie bien vite, telle une mission, c'est de tailler les frondaisons qui la cachent, de révéler au grand jour la sombre blessure, d'empêcher par tous les moyens que quelqu'un, quelque part, ne tombe dans le piège, le pire qu'il puisse imaginer, de croire que le bonheur est ce qui s'oppose à la douleur, ce qui s'offre le luxe de l'ignorer, ce qui peut vivre sans elle. Et donc, quand son père, parlant de lui à un ami, évoque sa fameuse sensibilité et lève les yeux au ciel, pris d'une transe extatique qui le rehausse d'autant plus qu'elle écrase celui qui la suscite, et le plonge, lui, dans un profond abattement, peut-être ferait-il mieux de tout dire et de parler de ce qui est réellement en jeu : une sensibilité absolue, qui n'a d'yeux que pour la douleur et est irrémédiablement aveugle à tout le reste.

Aussi modeste soit-elle, la surface plissée du bout de ses doigts ne tarde pas à lui paraître aussi chargée de secrets que le ciel nocturne aux yeux d'un astronome, mais l'intérêt et la concentration qu'il met à interroger cette minuscule carte de peau se dissipent d'un coup et pour toujours quand quelque chose de souriant lui parvient du monde et que le signe d'une quelconque forme de bonheur, discret ou flagrant, peu importe, semble faire appel à sa complicité ou demander à être pris en considération. La seule

chose qu'il réussit à faire dans de telles circonstances et qu'il accomplit sans réfléchir, mécaniquement, obéissant à une sorte de programmation secrète, c'est à se comporter en consommateur expérimenté, toujours prêt à détecter l'astuce par laquelle on prétend le tromper : à foncer tête baissée, déchirer le voile de joie derrière lequel le bonheur se présente à lui, le traverser et se heurter au sombre caillot de douleur qu'il dissimule et dont, selon lui, et c'est peut-être là un des éléments qui le soulagent le plus, cette espèce de parasitisme jamais avoué ne fait que s'alimenter. Ceci lorsqu'il décide de faire quelque chose. Car la plupart du temps il ne va pas aussi loin. Son malaise est tel, et le découragement qui l'envahit si écrasant, qu'il baisse les bras, se laisse tomber, tourne la tête et regarde dans une autre direction.

[...] Il ne croit pas au bonheur, pas plus qu'à tout autre émotion telle que celui qui l'éprouve n'a besoin de rien d'autre. Pour quelque raison, il se sent proche de la douleur ou, très tôt, il a perçu la relation profonde qui existe entre la proximité, quelle qu'elle soit, et la douleur : ce qu'il y a de crucial dans le fait que la distance se réduise soudain, que l'air disparaisse et que les intervalles entre deux choses soient comblés. C'est là qu'il brille, lui, qu'il brille comme personne, c'est là qu'il trouve sa place. S'il le pouvait, à l'Heureux et au Bon, il opposerait ceci : le Proche. Avant même d'en avoir fait l'expérience en approchant de ses yeux les pages des magazines de bandes dessinées jusqu'à ne plus rien voir ou presque, avant d'observer la façon dont la peau au

bout de ses doigts devient lisse au point de disparaître, le Proche a été pour lui une image en gros plan, de cinéma ou de télévision, il ne le saura jamais, montrant une bouche qui murmure ou plutôt déverse dans la cavité en spirale d'une oreille des sons qu'il n'arrive pas à entendre et dont il ne pourrait jurer qu'ils résonnent, un peu comme, lit-il plus tard dans une tragédie élisabéthaine, on y verse les poisons réellement mortels, plutôt que dans l'estomac ou dans les veines. C'est ce qui se passe, toutes proportions gardées, dans le dessin humoristique de Norman Rockwell qui tombe un jour entre ses mains, chez ses grands-parents, sans doute le lieu le moins approprié pour que cela se produise, même si c'est également là qu'il découvre deux paquets de cartes à jouer enfermés à double tour dans l'armoire des jeux de société et ornés de photos de femmes nues datant des années cinquante, première source d'inspiration de ses défoulements lascifs. La planche montre une femme qui raconte un commérage à l'oreille d'une amie, l'amie le raconte à son tour à une amie, celle-ci à une autre amie, et ainsi de suite – à raison d'une demi-douzaine de commères par bande et d'une demi-douzaine de bandes –, jusqu'au moment où une dernière femme le raconte à un homme, le premier et le seul de toute la page, qui prend un air scandalisé et, dans un accès de fureur, va sermonner son épouse qui n'est autre que la première femme, celle qui a déclenché la réaction en chaîne. Dans ce gag, qui ne manque jamais d'exercer sur lui un mystérieux magnétisme, il voit l'incar-